Russel Crowe, superstar

Autor(en): **Ceutz, Norbert [i.e. Creutz]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 11

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932598

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Russell Crowe, superstar

En route vers la gloire à la faveur du succès de «Gladiator», Russel Crowe, avec ce vingtième film en dix ans, pourrait dignement succéder à Oliver Reed, décédé à la fin du tournage.

Par Norbert Ceutz

Alors qu'on peut trouver à redire au «Gladiator» de Ridley Scott, l'interprétation, elle, reste au-dessus de tout soupçon. Des vétérans britanniques Richard Harris (Marc-Aurèle), Oliver Reed (Proximo, patron des gladiateurs) et Derek Jacobi (le sénateur Gracchus) au jeune Joaquin Phoenix (Commode) et à l'actrice danoise Connie Nielsen (sa sœur Lucilla), tous sont parfaits. Mais c'est bien Russell Crowe dans le rôle-titre, ce général Maximus devenu gladiateur invincible, qui porte le film sur ses épaules. Le rôle nécessitait plus de pur charisme que de talent de composition. Or Crowe possède les deux, comme l'a prouvé tout récemment sa prestation dans le film de Michael Mann «Révélations» («The Insider»). Avec le succès qui s'annonce pour «Gladiator», voici l'acteur des antipodes promu superstar.

Né le 7 avril 1964 à Wellington, en Nouvelle-Zélande, Russell Crowe a grandi en Australie, où ses parents s'occupaient d'approvisionner les équipes de tournage. Ayant déjà joué enfant à la télévision, il abandonne ses études pour la carrière d'acteur (également chanteur, son *single* «I want to be like Marlon Brando» fait un flop). Il débute au cinéma en 1990 avec des rôles secondaires dans des films comme «Blood Oath» de Stephen Wallace (avec Bryan Brown) et «Spotswood» de Mark Joffé (avec Anthony Hopkins), sortis discrètement sur nos écrans. Prix australien du meilleur second rôle pour «Proof» de Jocelyn Moorhouse, il explose vraiment avec «Romper Stomper» (Geoffrey Wright, 1992), dans le rôle du chef d'une bande de *skinheads*.

Discernement incertain

C'est sur la base de ce film que Sharon Stone le demande alors comme partenaire dans «Mort ou vif» («The Quick and the Dead»). Ce western baroque de Sam Raimi (1995) marque ses débuts américains en demi-teinte, bientôt suivis par les décevants «Virtuosity» de Brett Leonard (un rôle de *serial killer* virtuel face à Denzel Washington) et «Miss Shumway jette un sort» («Rough Magic») de Clare Peploe, face à Bridget Fonda. Il faudra attendre «L.A. Confidential» (Curtis Hanson, 1997) pour voir enfin Crowe confirmer son talent dans le rôle du flic Bud White, une brute sympathique. Suivent encore trois faux pas, dont la comédie sur le hockey «Mystery, Alaska» de Jay Roach, avant «Révélations», pour lequel il se vieillit et joue l'intériorité plutôt que la présence physique.

«Gladiator» offre une belle passation de témoin entre Oliver Reed, mort à la fin du tournage (seule sa dernière scène a nécessité effets spéciaux et doublure), et Crowe, lui aussi gros buveur de bière et bagarreur invétéré. Comme Reed dans les années septante, il pourrait à présent devenir une sorte de *sex symbol* prolétarien. Et on l'imagine bien, vingt ans plus tard, contemplant avec humour les cendres d'une carrière menée sans trop de discernement. ■

Les pilleurs de l'empire hollywoodien

Film colossal à bien des égards, de son budget à ses effets spéciaux, «Gladiator» ne se montre chiche que sur un point: l'originalité. Peu curieux de l'Histoire antique, les auteurs, fidèles à un principe de dérive des genres, semblent s'être surtout inspirés des grands «péplums» d'autrefois pour un remix dans l'air du temps.

Par Norbert Creutz

Une armée romaine sous la neige devant une forêt sombre; un centurion qui passe en cape à col de fourrure; et là-haut, sur la colline, Alec Guinness avec sa barbe blanche: ma parole, c'est «La chute de l'Empire romain» («The Fall of the Roman Empire», 1964) d'Anthony Mann! «Gladiator» débute bel et bien comme un *remake* officieux de cette coûteuse folie du producteur Samuel Bronston qui marqua plutôt la fin d'un genre que celle de l'Empire. Au fond, l'idée n'est pas mauvaise: reprendre le péplum là où Hollywood l'avait laissé, et refaire un film unanimement reconnu comme raté, malgré un beau sujet.

La citation est donc consciente, jusqu'à Richard Harris qui s'est fait la tête d'Alec Guinness pour reprendre le rôle de l'empereur Marc-Aurèle (peu importe si, pour une question d'âge, il rappelle plus le vieil Obi-Wan Kenobi de «Star Wars»). Du film d'Anthony Mann, on ne retrouvera guère que le point de départ: pour empêcher l'accession au trône de son calamiteux fils Commode, le vieux Marc-Aurèle veut nommer Maximus, son meilleur général (chez Mann, son fils adoptif Livius), comme son successeur, mais se fait assassiner avant d'avoir rendu sa décision publique. Outre les deux intéressés, seule Lucilla, fille de Marc-Aurèle amoureuse de Maximus est au courant. Ensuite, le scénario reprend sa liberté pour voler de ses propres ailes.

Emprunts à l'histoire (du cinéma)

Rien de mal à cela, si l'on considère que le scénario, concocté à l'époque par le trio Ben Barzman / Basilio Franchina / Philip Yordan, portait sa part de responsabilité dans l'échec de «La chute de l'Empire romain» – à côté de la réalisation peu inspirée de Mann, de la musique tonitruante de Dimitri Tiomkin et de la fadeur de Stephen Boyd dans le rôle de Livius. Reste à voir si l'histoire imaginée par David Franzoni («Amistad»), révisée par John Logan («RKO 291») et William Nicholson («Le lien secret / Firelight», 1997), a trouvé la parade. Or la déception est de taille. Plutôt que de s'inspirer d'une réalité historique riche en événements (fou, Commode rebaptisa Rome et se proclama divin avant de finir assassiné par sa maîtresse suite à un complot), les auteurs ont opté pour un mélange d'autres films promettant plus de spectacle.

C'est ainsi qu'on pensera au passage à «Ben-Hur» (William Wyler, 1959) pour les deux quasi-frères dont l'un tombe en esclavage avant de retrouver son rival dans l'arène; à «Barabbas» (Richard Fleischer, 1962) pour le gladiateur invincible qui espère obtenir la grâce impériale; à «Spartacus» (Stanley Kubrick, 1960) pour la révolte des gladiateurs; voire à l'obscur «I due gladiatori» (Mario Caiano, 1964), un péplum italien consacré au même sujet, pour l'idée que Maximus (cette fois nommé Lucius) cache son identité pour pouvoir approcher Commode et le tuer. Bref, jusqu'à l'inévitable duel final, tout un détour déjà bien balisé qui permet surtout au film de Ridley Scott d'arborer un titre dans la lignée de «Terminator» et d'atteindre son quota de cruautés escomptées.

Quand Rome plagie Hollywood

La même «originalité» se retrouve dans les patronymes: le sénateur Gracchus (dans «Spartacus»), le centurion Quintus (dans «Ben-Hur»), le maître des jeux Cassius (dans «Julius Caesar» de Joseph Mankiewicz), jusqu'à Maximus (dans «Gold for the Caesars» d'André De Toth) et son domestique Cicéron! On imagine dès lors la confusion qui risque de s'emparer des esprits vierges d'histoire romaine. La question n'est pas de vouloir imposer à tout le monde des études approfondies, mais bien de constater comment un tel cinéma, à ne travailler qu'à partir d'autres films, risque de s'éloigner irrémédiablement de ce réel qui reste sa meilleure garantie d'intérêt. Or, à trop lorgner du côté de «Legend» (1985) et de ses archétypes plutôt qu'à chercher à renouer avec la finesse de «Duellists» (1977), pour prendre des exemples chez Ridley Scott lui-même, le film perd beaucoup de sa crédibilité.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera guère que le principal intérêt de «Gladiator» réside en fin de compte dans ses accès de réflexivité, dans sa conscience d'être un pur spectacle (Rome = Hollywood, l'Empire = les Etats-Unis, voire Maximus = Scott) dans un monde où celui-ci est toujours intimement lié à la politique. Risible d'un point de vue historique, sa suggestion d'une restauration de la démocratie au IIe siècle, après la fin des empereurs Antonin, permet au moins de boucler en toute démagogie ce thème sous-jacent. Reste encore à savoir quelle progéniture un film aussi compromis, tant par sa facture tape-à-l'œil que par son choix de sources et son populisme douteux, pourra à son tour engendrer. ■